

LA LETTRE DE CARACTÈRES



ÉDITORIAL

Soixante-quinze ans que Caractères résiste – à l'indifférence, au bruit, à l'oubli. Soixante-quinze ans qu'une presse à bras, un jeune poète juif polonais rescapé de l'indicible, et l'amour obstiné des mots, ont fondé ici, rue de l'Arbalète, un refuge pour la poésie. Soixante-quinze ans que Caractères s'ouvre au monde entier avec sa compagne.

Le monde, lui, n'a pas changé de visage. Les guerres continuent. Les souffrances s'accumulent, des êtres qui n'ont pour ami que le vent et le ciel errent sur les espaces peuplés, les déserts et les forêts. Et pourtant – les poètes demeurent.

Soixante-quinze ans, c'est l'âge d'une maison qui sait ce qu'elle porte : onze prix Nobel, des centaines de voix venues de tous les continents, de toutes les langues, de toutes les douleurs et de toutes les joies.

Un anniversaire n'est pas une clôture, mais une trace d'avenir. Caractères renaît aujourd'hui – de nouveaux visages, de nouveaux compagnons, un élan retrouvé – parce que la poésie n'est pas un patrimoine à conserver sous verre. Elle est un feu à transmettre, de main en main, de génération en génération.

Et quand l'obscurité envahit la conscience, demeurent les poètes...

Jérémie KAMINSKI

ADHÉREZ AU CERCLE DES "AMIS DE CARACTÈRES" EN ENVOYANT VOS COORDONNÉES PAR COURRIEL



APPEL POUR UNE NOUVELLE RENAISSANCE GAO XINGJIAN

Livre publié en décembre 2025 - 426p.



Éviter l'hagiographie. Pour lui, pour nous. Voici un homme livré à lui-même. Il regarde le monde, observe le sien et découvre une issue. Il pense et surtout voit cela qui pense, précis, doux, neutre sans jugement. Alors il peint des toiles dont l'œil est le sujet, qui répand son émoi et pose personnages et questions au milieu. Le nom d'une toile opère un charme trouble qui s'infiltre et résonne en nous. « Transparence ». Alors il écrit des romans, met en scène, passe au cinéma et dit sa poésie. Qu'il l'ait confiée en 2016 aux éditions Caractères nous engage. Plus récemment, il leur confia son Appel, sorti en janvier 2026. Deux livres parsemés de tableaux. Pourquoi Caractères ? La réponse est dans ses livres. L'art est cerné par l'invasion de la politique et de l'argent devenus plus qu'envahissants. À qui confier une œuvre les tenant à distance ? À Nicole Gdalia et Bruno Durocher. Notre homme libre veut préserver l'artiste aussi parce qu'il est le ferment d'une Renaissance qu'il appelle de ses vœux. Son travail d'attention lui permet de comprendre qu'il ne sait presque rien de lui et cela le libère. Pour autant, cette connaissance de soi ne se laisse enfermer dans aucune discipline. Alors il chante aussi, vole souvent dans ses poèmes – esprit errant, pensée méditative, dans un monde à la fois intime et mystérieux dont il aime la beauté. Au fond, ce n'est pas Gao qui est étrange, à force de tout embrasser, c'est nous à force de nous spécialiser. Voici un être humble et fier de son œuvre, un philosophe qui désamorçait tout système, utilise tous les arts pour exprimer l'inexprimable, trouve au plus intime de soi la plus impersonnelle des joies et tire du constat d'un déclin sa plus belle espérance : renaître, ressusciter la beauté, ce qu'il fait chaque jour.

Quelle chance avons-nous de ces deux livres : *L'Appel pour une nouvelle Renaissance* rassemble les voix, les textes de Gao et de ses amis qui prennent du recul sur l'ensemble de son œuvre et lancent son invitation à retrouver en nous cette beauté qui sauvera, sinon l'humanité, du moins sa sensibilité. Gao a dit du livre « toute ma vie est là » et c'est vrai qu'on y entre de façon magistrale. Y figure aussi un merveilleux ami – Liu Zaifu, si juste et présent par trois fois.

Esprit errant, pensée méditative – œuvre complète de la poésie de Gao dont l'absence de fioritures sert une vision puissante et claire sur l'état de l'homme et de l'art.

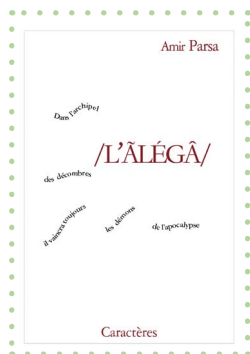
Et maintenant, éprouvons-le !

- La nature ? L'homme occupe sa vue. Peu d'écologie, encore moins de cosmologie. Ses tableaux répondent par des mondes sensibles et figurés, sa Montagne de l'âme pérégrine dans une subjectivité qui ne cesse de s'interroger elle-même. Son combat pour la beauté peut aider à sauver la nature et ses « passants incapables de contempler la pluie ».

- Et le consentement à la vie ? Son sens de la liberté le pousse très tôt, en Chine, vers l'avant-garde – et vers la censure. Révolté par l'oppression en Chine, il est choqué par l'Occident consumériste. Mais « rien n'empêche de recréer un jardin d'Éden dans ton cœur » et tous ses livres sont parsemés de moments d'apaisement. Se libérer de soi est bien plus difficile que de quitter l'oppresseur. Gao cultive au fond l'esthétique de la distance à l'égard de toute identification, notamment celle du sage – explorons plutôt nos failles, nous dit-il.

- Et le féminin ? Gao est « sans -isme », extra-lucide sur le désir masculin, blessé quand la publicité utilise la beauté féminine. La traiter comme une marchandise s'apparente pour lui à un meurtre : « Cette sale besogne, qui l'a faite ? Nul ne sait. » Parfois, un homme solitaire semble en quête d'une compagne d'ermitage : « où trouvera-t-il une femme aussi solitaire, en marge de la société, pour affronter les derniers jours du monde ? et au bout de ce monde, reconstruire le jardin d'Éden ? même si l'on recrée seulement un univers intérieur. C'est tellement plus difficile à faire que la révolution ou la subversion verbale ! »

L'hagiographie serait une erreur légendaire. L'histoire est celle d'un petit d'homme qui observe, se libère, ose, insiste et devient Gao, ce n'est pas rien – pour nous tous, une espérance.



Le poème, qui a l'envergure d'une épopée, est tout entier tenu par « l'Ange de Apocalypse ». Il est d'abord un témoin, un voyageur survolant les ruines des Tours de New York le 12 septembre, soit le jour d'après, et sa mission est très générale, itérative : « contant le cycle infernal : toujours pareil, l'aleph glissant vers l'oméga » avec les ruines devant lui comme un spectacle ; et voici qu'un « funambule apparaît sur scène » et c'est un poète. Mais ce poète ne raconte pas lui-même, il imagine plutôt le public en conteur multiplié : « un seul conte et mille conteurs » (première allusion, implicite à Sharzad, (que Gallant, traducteur des *Mille et une nuit*, nommait Shéhérazade, on la retrouve plus tard). Mais voilà qu'il n'y a plus de public et le poète « claironne » en vain, rêvant de mots inconnus et « indélébiles ». Son dernier geste avant de s'échapper est de passer le relai à l'Ange. À lui, maintenant d'être le troubadour, le poète, et de convoquer les muses (Calliope la première pour l'épopée) et les mythes. Mais ce sont des mythes renversés et Orphée ne se retourne pas vers Eurydice, ne cherche même plus à « tenter de la secourir ». Avec les mythes et les contes se montrent encore les poètes, eux aussi détournés, Rilke et l'Ange, mais l'Ouvert a disparu, Whitman et « Mannahatta » ; mais, loin des « mâts élancés de Brooklyn », on voit ici les « cadavres des immolés ».

Que faire alors sinon se confier au délire, à la « bacchanale de délires poétiques » ou au contraire, avec minutie, « dire l'histoire de chaque chute » ? Ou encore, pour éviter d'en rabattre sur l'exigence de totalité, alpha et oméga, « inventer une langue pour décrire cet événement inédit ».

Une langue ? c'est d'abord la pluralisation qui est active : français, anglais, espagnol, persan (ce dernier un peu à part, susceptible d'un discours continu distinct des autres).

C'est aussi un mode d'écriture singulier, mots éclatés, taille des caractères variable, mots rayés, effets de surimpression : les mêmes phrases en caractères nets et en voie d'effacement. La page est malmenée par une disposition des lignes plus ou moins denses et réparties sur la page et par le basculement des formats, de la verticale (qu'un calligramme associe aux Tours encore debout) à l'horizontale (le format « paysage » disent les ordinateurs).

Ai-je assez montré combien le poème se débat avec l'Apocalypse mais une apocalypse accomplie, « L'histoire décapitée » ? Tout pourrait s'achever dans la contemplation immobile des ruines, dans le cycle fermé, itératif de l'alegâ (alpha, oméga) Ce n'est pas cela pourtant, il faut noter la rencontre improbable et heureuse de Sharzad, celle des « mille et un contes » qui fait retour dans les dernières pages, et de Nausikaa, celle qui accueille Ulysse meurtri et provoque un dernier récit, rétrospectif, avant de permettre le retour. On lit alors, très explicite, l'affirmation d'un futur au sein même de la ruine accomplie, coexistant avec l'oméga, le contestant peut-être.

QUATRAINS AUX QUATRES VENTS FRANÇOIS LESCUN

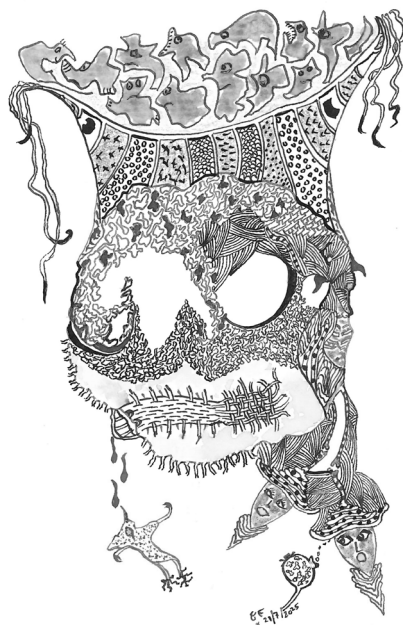
Livre publié en juin 2026 - 72p.



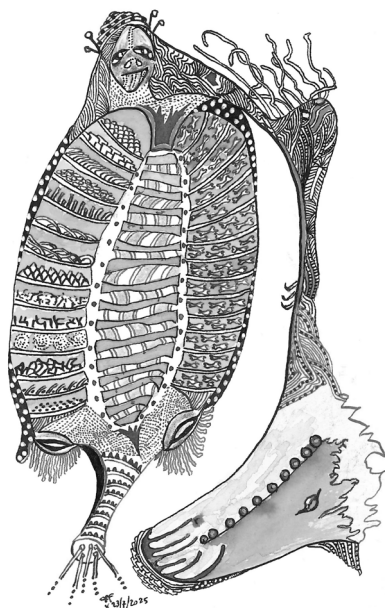
« Aux quatre vents » de l'esprit ? Non, le nouveau recueil de François Lescun, 147 quatrains disposés en sept suites de 21, n'est, contrairement à l'apparence magique des chiffres, pas le résultat des élucubrations d'un métaphysicien. Le mélange expressément désinvolte des mètre - de six à dix phonèmes par vers sans dépasser jamais le décasyllabe - témoignerait à lui seul que cette poésie, si elle est aussi retorse et savante que celle de La Fontaine, n'a pas pour but de faire admirer le brio, bien présent néanmoins, d'un fonctionnement subtil qui serait à déchiffrer, mais se veut avant tout musicale et festive. Une musique pleine de séductions diverses, qui flirte beaucoup plus avec le jazz, c'est-à-dire le rythme, qu'avec la mélodie élégiaque, sauf quand elle chante l'amour inconditionnel du couple (sixième suite) où la voix se brise, peut-être la plus belle, L'As de cœur.

L'ensemble, sorte d'autobiographie d'une sensibilité ouverte à tous les affects de l'admiration (des beautés multiples du réel) à l'exécration (des mille prédateurs de la planète), est sous le signe de la fantaisie, de la gambade, du primesaut. Incroyable comme ces 147 fragments, livrés à la dilution dans l'air, sont marqués par l'appétit de vivre, la quête de la jouissance, la pérennité du désir d'exister ! C'est d'une jeunesse et d'une alacrité à couper le souffle.

Les étranges et mémorables images de Tristan Felix, figures hybrides comme des mots-valises, à la fois rigolotes et inquiétantes, accompagnent avec brio les poèmes.



Pense-Bête, Tristan Felix



Suspense, Tristan Felix

UNE ÂME QUI JOUE - L'AMOUR
SHIZUE OGAWA

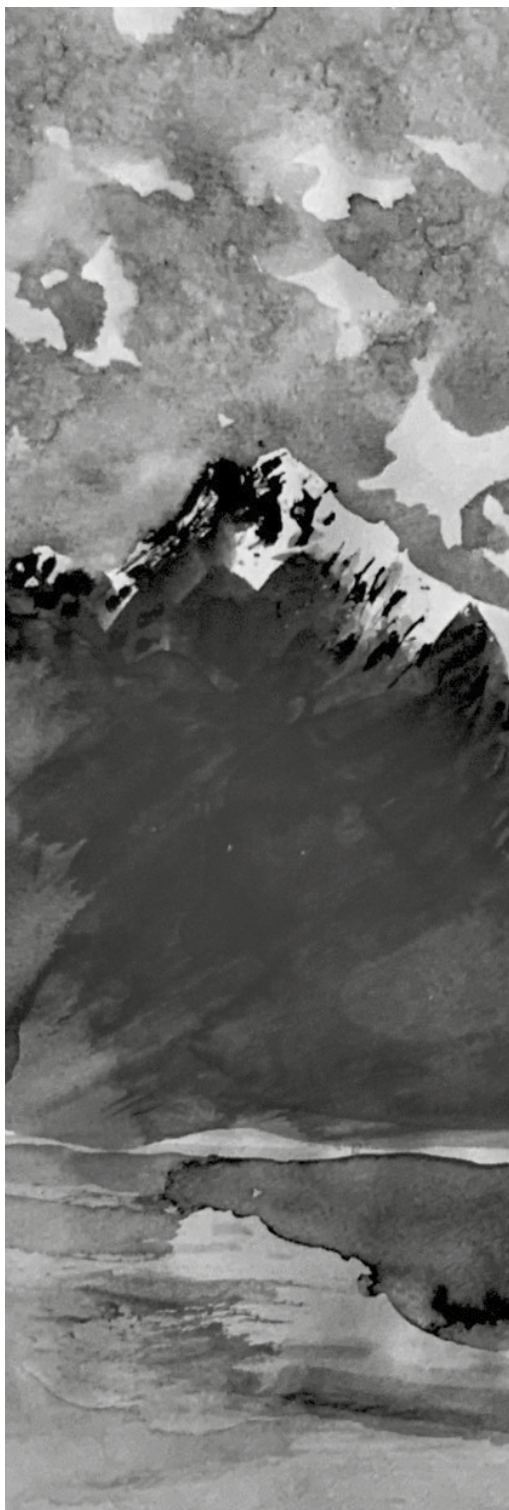
Livre publié en juin 2026 - 128p.



Quarante poèmes inédits de l'éminente Shizue Ogawa. Des fragments de son quotidien, dépeints d'une écriture pratiquement automatique, dont la justesse rend la plénitude contagieuse.

Ces vers d'une apparente légèreté portent en réalité une véritable attention au vivant, au détail, aux infimes variations du jour. Pour la poétesse, la contemplation n'est pas un retrait du monde mais une immersion dans ses mouvements les plus ténus. Aussi est-elle une « âme qui joue » qui, lorsqu'elle déplace les mots et les images, s'octroie la même liberté que les enfants dans leurs jeux.

D'un texte à l'autre se transmet alors une confiance silencieuse dans la capacité du monde à nous émouvoir encore, à nous offrir des instants dont nous ne mesurons souvent la beauté qu'une fois qu'ils sont éloignés. Authenticité à fleur de peau, crue et accrue, lorsqu'aux plaisirs de l'existence, aux saveurs du thé et de la chair des fruits frais, se superposent le deuil et la dispute amoureuse. Shizue Ogawa raconte l'essoufflement d'un amour de la même façon qu'elle dépeint les jardins, par un récit imagé, descriptif, qui pourrait presque paraître distant, si ces métaphores subtilement choisies ne se suffisaient pas à elles-mêmes : « Le temps des adieux / a pris la couleur du lait / pour se fondre dans l'air et s'envoler / Les mots que je désirais tant exprimer / traversèrent la ville qui m'était inconnue / et s'envolèrent / Toi, / tu continuais de t'éloigner / Tu t'éloignais de moi ».



ROSARIO GALATIOTO

J'ai découvert Rosario Galatioto par ses toiles presque abstraites, riches de matière, que j'ai pu admirer dans le Luberon, région où il a grandi et où il vit. Beaucoup sont des variations autour du thème de l'horizon ; parfois la terre se fait modeste face à l'exubérance du soleil et à la fantaisie des nuages, et parfois, telle une marée montante, elle envahit le tableau, ne laissant qu'une infime place, tout en haut, à une mince bande de ciel.

L'exposition parisienne, aux éditions Caractères, est un hommage à l'arbre. Comme dans les toiles sur les horizons, où la terre et le ciel se livrent bataille, il existe un équilibre instable entre l'arbre et le fond d'où il surgit. Mais ici prédomine la douceur. L'arbre se fait parfois homme, grand, debout, sombre sur un fond richement coloré. Parfois, de nuit, il ressemble à un visage féminin, couronné d'une bande de blondeur, paisible et accueillant. Et il devient enfant : arbres rouges penchant tantôt à droite tantôt à gauche, au sein de collages d'une facture plus naïve, légère, ludique.

Le fait de voir plusieurs peintures est important – non parce qu'une seule ne se suffirait pas à elle-même, mais parce que cela permet de mieux appréhender la démarche globale du peintre, et, par ricochet, cela enrichit le regard que l'on porte sur chaque tableau. On comprend que le peintre tourne autour d'un sujet, y revient encore et encore. Entêtement ? Oui et non. Oui, bien sûr, de fait. Et non, aussi, car il s'agit, chaque fois, d'une tentative spécifique, originale, unique, de forcer l'entrée de la caverne, un Sésame ouvre-toi que l'artiste doit entonner, encore et encore.

Il sait que son sujet – celui pour lequel il éprouve une affinité instinctive, ce qu'il a la sagesse d'accepter sans questionnement inutile – peut être éternellement réinventé. Ainsi des vases de Morandi, des scènes de bain chez Bonnard. Même en philosophie, Clément Rosset le disait : "un philosophe parle toujours de la même chose, ce que je revendique." (1)

Un mot également concernant « Caractères » : il s'agit d'une maison d'édition qui a non seulement du caractère mais de l'audace. Elle ose des auteurs étrangers contemporains souvent méconnus, elle ose la poésie, les illustrations, ainsi que des livres associant ces catégories. Lors de ma

première visite à l'exposition, parmi tous les livres qui couvrent les murs, j'ai découvert *Mains*, écrit par une poétesse bulgare, Ekaterina Yossifova, et illustré par un peintre bulgare, Svetlin Roussev. J'aimerais finir sur un poème, intitulé *Nouvelle page (2)*, extrait de ce livre :



*« J'insiste pour une nouvelle page
pour chaque poème,
même s'il n'a qu'une ligne,
il le mérite bien s'il a eu le courage
de venir au monde (...) »*



1. Esquisse biographique, Clément Rosset,
édition Encre Marine, p67
2. Mains, Ekaterina Yossifova, éditions
Caractères, p35

LES CHAMPS LIBRES DE CARACTÈRES

À l'initiative de Giorgia Giribono ont lieu chaque mois à Caractères des scènes ouvertes d'accès libre, proposées avec un sujet thématique, où se presse un public nombreux et passionné.

La première, le 12 février 2026, a abordé l'entrelacement de la parole poétique et de l'amour – la poésie étant l'expression d'un amour, d'un soin porté aux paroles, d'une intimité avec le langage qui permet le jeu.

La seconde, le 19 mars, s'intitulait « L'écriture épiphany » : en effet, au fil des lectures, la poésie nous a semblé avoir le pouvoir, avec sa manière d'être légère et évocatrice, de déclencher des épiphanies, c'est à dire de briser et de refonder tout à tour notre manière de tisser ensemble les morceaux du réel.

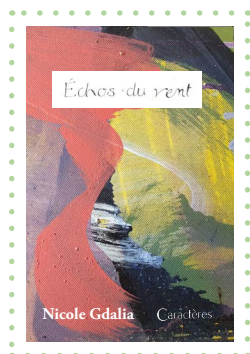
La troisième, le 16 avril, proposait une réflexion sur l'hétéronymie. Ouverte par la lecture d'extraits du *Bureau de tabac* de Pessoa, une référence absolue sur ce sujet, elle fut suivie, cette fois aussi, de lectures de grande qualité. Et c'est merveille de voir, en un temps où beaucoup de rabat-joie proclament que la poésie est morte et n'intéresse plus personne, ce public très majoritairement jeune, pressé debout ou assis par terre, écoutant avec une attention et une sympathie égales des poèmes d'auteurs venus de trois générations différentes. Une preuve remarquable de la pérennité de la poésie et de la renaissance réconfortante de Caractères.

Deux dernières scènes ouvertes accueilleront nos flâneurs poétiques, le 21 mai autour du rapport des poètes à la solitude, et une édition exceptionnelle autour du Marché de la Poésie, le jeudi 4 juin, face à notre stand.



ÉCHOS DU VENT NICOLE GDALIA

Livre publié en juin 2026 - 80p.



Il faudra entendre cette épure calme du recueil *Échos du vent* de Nicole Gdalia. Épure, le mot prend ici son poids et l'on en sait l'exercice difficile, sinon risqué, parfois jusqu'au vertige. Épure, un tel exercice est délicat. Les plus grands poètes s'y mesurent avec prudence : souvent une abstraction appert qui en oblitère - au sens d'effacer par une usure progressive - la visée.

Tel n'est pas le cas de ce recueil. Les quarante-trois poèmes de la première partie - en compagnonnage avec les illustrations toutes de mouvements et matières de Kristian Desailly - témoignent d'une pureté inhérente à cette forme - peu de mots, à peine des traces d'oiseaux sur la page, en apesanteur : elle/le soleil/entretenaient/un dialogue.

Mais au même instant l'ancrage. Une appétence sans cesse du monde, un corps au monde, une salutation de ses nuances et de ses parfums d'orange ou d'après orage : Viennent les senteurs/ comme auréoles /de /lumière. Rouges bougainvillées/ et mousse de mer/ furent caresses.

Épure entée, ancrée et encrée en terre, ainsi de cet *Homme qui marche* de Giacometti dont l'affinement même de la silhouette sur son socle nous donne à rêver à l'espace du monde.

L'ensemble des treize poèmes qui suivent, intitulé *Je-me-qui ? 13 poèmes métaphysiques* - cet adjectif dernier, ou premier, est prononcé - témoignent d'une même appétence, d'un même bonheur d'être au monde : Et/si - je - devais/ re - commencer ?/ impertinence/des re-faire/chaque jour/est/

naissance. S'ils ont une couleur plus spirituelle, ils témoignent de la même espérance d'encore tenir entre ses mains l'essentielle senteur de mandarine des premiers jours, jusqu'à en espérer en demain.

Je me souviens, à propos du précédent recueil de la poétesse, *Le Vent est son père*, avoir évoqué la figure d'un cavalier scythe qui soudain découvrirait les rivages de la Méditerranée. Cette fois, le cavalier a fait le tour de la Terre et nous redevient silhouette tournée vers ses lointains, après nous avoir laissé en partage son désir d'être au monde.

Que l'on entende : Les herbes sauvages bruissent sur son passage.



COLLAGES MARC ALBERT LIEVIN

La technique des collages était à l'origine une trouvaille des Surréalistes (La Femme 100 têtes de Max Ernst) un jeu de hasard et de provocation comme les papiers pliés. Par la suite, cet art s'est constitué en rival de la peinture, les fragments d'images récoltés et découpés ici et là se trouvant recomposés très intentionnellement pour offrir un paysage, une scène mythique ou familière. Après les collages de Ralitsa Frison-Roche en 2023, Marc Albert Lievin nous propose un ensemble de tableaux minutieux et resplendissants. L'or scintille partout, associé à des couleurs vives comme les mosaïques à fond d'or des basiliques byzantines.

FRANÇOIS LESCUN

PEINTURES CHRISTINE COUSSEDIÈRE

Christine Coussedière est née en 1959, vit et travaille à Gordes dans le Vaucluse. Elle a suivi pendant quelques années les cours des Beaux-arts de la ville de Paris (de 1989 à 1992). Elle réalisait en grands formats des études de nus sur papier carton. Elle s'est intéressée aussi assez rapidement à la peinture au couteau dans des réalisations abstraites. Elle a exposé à maintes reprises dans la région Rhône-Alpes et au Mans où elle a été sélectionnée au Puls'Art quelques années de suite et montrait ses œuvres abstraites. Elle ouvre maintenant les portes de son atelier dans le Vaucluse, aux Boujolles, par exemple en 2024 avec le concours de l'association Artothèque. Elle expose aussi ailleurs, comme dans La Chapelle des Pénitents à Gordes. Depuis deux décennies, c'est à l'aquarelle que va sa préférence. Des aquarelles abstraites abondent dans ses cartons à dessin aux Boujolles, où elle crée en pleine garrigue. Vivacité des formes et des couleurs que l'on retrouve aussi dans de grands formats à l'acrylique sur papier. Les petites aquarelles traitent de son intérêt pour les saisons, saisons mêlées où elle travaille la lumière, où s'entrecroisent les couleurs, où s'entrelacent les formes, où le pinceau poursuit son cheminement de la pensée abstraite.



PEINTURES FRANÇOISE VADIMON

Quel cataclysme, quelle tempête s'est acharnée sur ces paysages fantastiques emprisonnés dans des rectangles de formats divers, sous des ciels violemment colorés, jaune vif, blanc laiteux ou bleu d'outremer ? Des vagues blanches hérissées d'écume en dents de scie barrent l'horizon et souvent s'entrechoquent. On croit même entendre leur vacarme étonnamment régulier.

Cependant, ce déchaînement évite toute figuration et peut être vu aussi bien comme une peinture abstraite, une exaltation passionnée des couleurs primaires.

JEAN-NOËL SEGRESTAA

PEINTURES CHRISTIAN MOUREY

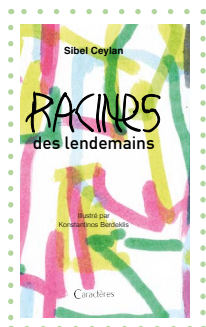
Quand on entre dans la galerie de Caractères, on est surpris et environné de partout par ces grandes toiles blanches, dressées comme des colonnes et couvertes de figures innombrables alignées verticalement : minuscules visages, silhouettes humaines, animaux divers, fleurs, plantes, objets ou signes abstraits. On pense à des hiéroglyphes au langage mystérieux, on a l'impression de pénétrer dans un temple de Louxor ou Karnak. On peut penser aussi à des planches de papillons. Cependant les couleurs rompues évoquent plutôt des grimoires issus de temps immémoriaux.

JEAN-NOËL SEGRESTAA



RACINES DES LENDEMAINS
SIBEL CEYLAN

Livre publié en juin 2026 - 86p.



Racines des lendemains est la suite de *Dans le ventre du volcan*, le premier recueil de poésie de Sibel Ceylan, publié en avril 2025 aux éditions grecques To Rodakio.

À la fois plus sombre et plus réaliste, la poétesse s'y confronte à elle-même et fait poésie à partir de questionnements plus intimes comme le sens de l'amour, le rôle de l'écriture, la solitude dans son cheminement vers une nouvelle forme de liberté. De l'hiver à l'automne, du départ de Grèce au retour en France, la poétesse traverse quatre saisons et autant de doutes, de peurs, de renoncements et de joies. L'architecture poétique emmène le lecteur dans des allers-retours entre l'intime et l'universel à travers des questions existentielles portées par une poésie directe. Plusieurs des poèmes contenus dans le recueil, « Athènes », « Encore une fois », « Déchéance nocturne » ont été mis en musique par Konstantinos Berdekis avec qui l'autrice continue sa collaboration artistique depuis le premier recueil. Ses dessins viennent illustrer les poèmes, comme un dialogue ininterrompu, des allers-retours entre la Grèce et la France.

À travers sa poésie, Sibel Ceylan tente d'emmener le lecteur sur ses traces, à mesure que son point de vue sur le monde, sur la société, sur les schémas préétablis se déplace. Structuré en quatre parties (Dernier hiver, Printemps de larmes, Conte d'été, L'automne, et tout réinventer), le recueil traverse les saisons et le spectre des émotions qui accompagnent la fin des illusions et peut-être l'amorce d'un espoir. Par la poésie, elle se bat et se débat. Ne pas sombrer, tenir bon,

reconstruire. Pour le lecteur qui voyage de l'intériorité à l'extériorité, le souffle poétique interroge ce qui nous tient en vie quand tout semble s'effondrer en nous. À quoi s'accroche-t-on ? L'amour y est questionné sous toutes ses formes. Le recueil commence par un poème en hommage à Athènes, ville dans laquelle se situait le premier recueil, qu'elle finit par quitter pour se réinstaller en France, qui devient alors la trame de fond de ce projet poétique.

UNE CAMÉRA À CARACTÈRES

Après deux années de rencontres, de tâtonnements et de tournages, je profite d'une aimable proposition de François Lescun pour partager avec vous quelques mots sur le film que je réalise en ce moment autour des éditions Caractères. C'est une occasion pour moi de remercier chaleureusement toutes les personnes qui apportent leur soutien et leur confiance à ce projet – que ce soit en acceptant d'être filmé, en témoignant, ou en facilitant mes démarches.

En passant rue de l'Arbalète, en avril 2024, je tombe sur une devanture modeste, en bois sombre. Elle contraste avec les vitrines criantes des autres boutiques de la rue. Je pousse la porte. Elle grince. Des meubles anciens baignent dans une lumière jaune, chaleureuse. Au-dessus de ma tête, un son de clochette intemporel m'annonce que je viens d'entrer dans une autre dimension. Nicole m'accueille les bras ouverts. Quelque chose d'invisible plane dans ce lieu, mais je ne sais pas quoi.

En y repensant, l'aspiration mystérieuse, presque magique, qui m'a tracté ce jour-là jusqu'au local des éditions, me rappelle une sensation que j'ai pu éprouver à la patinoire. Parfois, vos patins vous entraînent soudain sur un sillon laissé par l'un de vos prédécesseurs. Les patineurs qui sont passés par là avant moi s'appellent Jean Portante, Xavier Houssin, Amir Parsa. Chaque poète de la maison a un jour emprunté un chemin qui l'a mené jusqu'aux éditions Caractères. M'interrogeant sur ce qui réunit tous ces gens, en les rencontrant, j'ai cru reconnaître comme un air de famille. J'ai été touché par ce rayonnement que je retrouve dans le regard de chacun et qui exprime à mes yeux un mélange d'humilité, de force morale et de foi dans l'humanité.

Parallèlement à ces rencontres, j'ai appris à mieux connaître Nicole Gdalia, son histoire, son engagement personnel pour cette maison. Elle m'a raconté l'histoire de son mari. J'ai découvert le film d'Anne Caprile, sur lequel on le voit, concentré, tapant ses textes d'une main sereine sur le petit clavier d'une gigantesque machine typographique. À ces images se sont ajoutées d'autres sources – photographies, entretiens audios, lectures de poèmes – grâce

auxquelles j'ai fini par acquérir la sensation presque physique d'avoir rencontré Bruno Durocher.

La présence du fondateur a infusé les lieux, les livres, les personnes qu'il a côtoyées. Le geste humaniste par lequel il a fondé ses éditions en 1950 s'est transmis jusqu'à aujourd'hui, a évolué, s'est perpétué. Convaincu que c'est souvent dans les situations les plus concrètes que transparaît l'esprit d'un lieu, j'ai entrepris de filmer le quotidien des éditions Caractères. Filmer l'ordinaire me paraissait essentiel pour représenter l'héritage invisible que je sentais planer dans ces lieux. Je me suis intéressé aux faits les plus banals comme aux événements les plus marquants. Je suis ainsi entré au cœur de la routine éditoriale, suivant les interactions entre stagiaires, leur travail à distance avec la directrice, la préparation du Marché de la poésie.

« Ecrire un poème après Auschwitz, c'est barbare », affirmait Adorno en 1955. Faire un film aussi, sans doute. Comme autant de sillons tracés dans la glace, chaque livre de Caractères témoigne du passage d'un poète qui a refusé de se soumettre à cette sentence. Voilà peut-être de quoi était fait cet invisible qui m'avait saisi lors de ma première visite : des trajectoires singulières qui se suivent et qui se croisent, et que depuis je cherche à révéler, caméra à la main, patins aux pieds, pris dans le mouvement de cette grande patinoire artistique que sont les éditions Caractères.



Caractères

RETROUVEZ NOUS SUR INSTAGRAM - FACEBOOK - X
@ÉDITIONSCARACTÈRES